

FEUILLETON DU "SAMEDI", 25 JUILLET 1903 (1)

Pour sa Mère

No 5.

PREMIERE PARTIE

Le Crime de la Marfee

XII

(Suite)

Ils jaserait, feraient des suppositions—le monde est méchant—et leurs suppositions seraient plutôt désagréables pour moi. Je parie que pas un ne dirait :

—Il a gagné le gros lot...

Ah! ouïsch! ils penseraient que j'ai volé, oui, pour le moins.

Et pourtant cet argent, j'ai pas pris, il m'appartient, il est à moi, on me l'a donné. Mais personne ne le croirait, il faudrait que je débîne tout le truc et que je rende l'argent.

Et le rendre ne suffirait pas, il faudrait encore, sans doute, qu'ils débarrassent la société de ma personne.

L'autre l'a dit :

—Quand l'un de nous montera sur l'échafaud, le second le suivra.

Eh bien! je trouve que ce n'est pas mon tour, je n'ai pas de goût pour ce jeu-là. J'suis pas féroce, moi, j'aime pas voir couler le sang des autres, encore moins le mien.

Ce mot d'échafaud, malgré toute sa gouaillerie, l'avait fait frissonner.

Il se secoua :

—Brr... me voilà propre, moi, avec ma fortune. C'était bien la peine de tant la désirer, de tant courir après, de tant risquer pour la posséder, si je ne puis en profiter.

En voilà une guigne tout de même.

Alors, un pauvre n'a pas le droit de devenir riche, cela lui est défendu, ou bien il devient bien suspect et ce n'est pas une situation enviable pour ceux qui n'aiment pas la justice et son attirail.

Alors, quoi! Comment font-ils, les autres! Et moi, qu'est-ce que je vais faire?

Un instant, il songea à cacher son or en quelque coin, où il pourrait le voir de temps en temps, le prendre s'il en avait besoin, mais il tenait à son trésor et il ne voulait plus déjà s'en séparer.

Il le caressait au fond de sa poche, le cherchait parfois d'un geste inquiet, lorsqu'il lui semblait ne plus le sentir, là, contre lui, contre sa chair.

Ils allèrent ainsi jusqu'au soir.

Lambin soucieux ne parlait pas, il poussait, excitait l'âme qui n'en pouvait plus.

Lambine geignait à chaque cahot de la roulotte; Berlingot, lui, courait autour de la voiture, s'arrêtait parfois, jetait des cailloux aux corbeaux noirs qui s'envolaient devant eux.

Enfin, ils s'arrêtèrent, la nuit déjà jetait sur toutes choses ses ombres impénétrables. Les pâles lumières d'un village apparaissaient, au bout de la route couverte de flaques d'eau qui luisaient, miroitaient avec des reflets d'argent.

Lambin respira.

Il était plus tranquille maintenant.

Il se disait que si on l'avait suivi, si on l'avait soupçonné, il serait arrêté déjà.

On ne savait donc rien et il avait chance d'échapper au châtement qu'il redoutait.

Il détela l'âne qui se mit à tirer à travers les épines de la haie, les herbes jaunies desséchées par l'hiver.

Berlingot, resté un peu en arrière, arrivait. Il n'avait pas perdu son temps; suivant l'habitude prise depuis longtemps, il rapportait des branches mortes, arrachées, brisées par-ci, par-là, qui allaient servir à allumer le feu.

L'enfant avait une grande affection pour l'âne qu'il jugeait, non sans raison, très malheureux, et, à peine arrivé, il s'était glissé dans un champ, avait trouvé dans une meule une botte de paille qu'il rapportait triomphalement, et la présentait à la bête exténuée.

—Tiens, ma bichette, mange cela, va, tu l'as bien gagnée.

—Tu as raison, Berlingot, approuvait Lambin, nourris-la bien, car demain il lui faudra recommencer à trotter.

—Nous ne resterons donc pas quelques jours ici? demanda l'enfant.

—Non, nous allons plus loin, toujours plus loin, nous ne nous arrêterons pas de sitôt.

—Pourquoi?

—Ce n'est pas ton affaire.

Berlingot protesta :

—Ce n'est pas amusant de marcher sans cesse, tout le jour et une partie de la nuit, sans se reposer jamais, sans avoir seulement le temps de reconnaître les villages où l'on passe.

Son père le regarda sévèrement :

—Ah! tais-toi, tu sais, ne ronchonne pas, j'suis pas d'humeur à écouter les plaintes.

L'enfant savait qu'il n'avait pas à insister, il s'assit songeur auprès du maigre feu qui prenait difficilement.

Sur sa chaise de pierre, la tête dans ses mains, il regardait mélancoliquement la flamme légère qui léchait à peine la casserole où cuisaient dans l'eau quelques pommes de terre.

Ce serait leur dîner.

Et l'enfant se souvint des événements de la nuit, de leur rentrée le matin à Villeneuve.

Son père alors lui avait dit :

—Notre vie va changer.

Et il trouvait, lui, que c'était toujours la même chose, les mêmes misères, les mêmes privations.

Il demanda à Lambin :

—Je croyais que tu avais trouvé une bourse.

L'autre sursauta.

—Qui t'a dit cela?

—Toi, ce matin.

—Eh bien! je m'étais trompé, voilà tout.

—Je le crois, soupira Berlingot.

—Et je t'engage même à ne jamais parler de cela.

—Ah!

—Ou alors cela te coûterait cher.

L'enfant ne répondait pas, il pensait :

—Tiens, pourquoi se fâche-t-il? Est-ce que, réellement, il aurait trouvé quelque chose?

—Tu entends, insistait Lambin, jamais un mot, jamais, réponds.

—Je ne dirai rien parce que je comprends que cela pourrait vous faire avoir des histoires. Je ne dirai rien, mais je me demande à quoi cela sert de faire un sale coup puisque cela peut vous ennuier, si on est toujours aussi malheureux.

—Je ne t'ai pas dit que notre existence changerait ainsi brusquement, comme cela, du jour au lendemain, mais cela viendra, tu verras et tu n'auras pas lieu de te repentir d'avoir été discret.

Berlingot secoua la tête :

—Moi, je voudrais changer de vie tout de suite. Il frissonna, car il ne fait pas chaud ici.

—Tu devrais aller te coucher, Je te servirais à dîner dans ton lit, comme un prince, là, plains-toi un peu.

L'enfant sourit et écouta le conseil que son père lui donnait.

Il se glissa dans la voiture, s'étendit sur sa paille.

Alors Lambin fit signe à sa femme, elle s'approcha.

—Le gosse sait ou devine tout, dit-il, il ne dira rien, il est discret, toutefois il vaut mieux qu'il ne sache pas où nous cachons le magot. Veille dessus, prends-en soin.

—Ce n'est pas Berlingot que je crains, riposta la vieille, mais j'ai peur que cet argent ne nous porte malheur.

—Ah! laisse-moi donc tranquille avec tes scrupules, il est trop tard, du reste, pour m'en faire part. Ce qui est fait est fait.

—Il est donc bien riche, cet assassin, pour te donner tout cet or? interrogea Lambine.

Son mari devint grave :

—Sans doute, mais ne questionne pas, c'est inutile, j'ai juré de ne pas dire son nom. A personne, pas même à toi, je ne le nommerai.

—Soit. Alors?...

—Alors cache ce que je viens de te remettre et tais-toi.

Lambine se plaignant à chaque pas remonta dans sa roulotte. Elle s'assura que Berlingot à moitié endormi ne pouvait la voir, puis, dans un coin, souleva un sac rempli de pommes de terre, volées un peu partout, elle écarta deux planches qui découvrirent une sorte de double fond et, dans cette cachette, elle déposa l'or de Verguais, l'or du crime.

—C'est fait? demanda Lambin, en passant la tête.

Alors, il réveilla l'enfant, lui donna quelques pommes de terre à peine cuites que Berlingot avala avec un morceau de pain dur et bientôt après, tout le monde dormait dans la voiture; mais le sommeil de Lambin était inquiet et agité.

Plus d'une fois il se reveilla brusquement. Craignait-il les victimes? Craignait-il les voleurs?

Il se leva le premier et, au petit jour, la roulotte décampait, s'en allait lentement par les routes détrempées, par les chemins défoncés, fuyait loin, toujours plus loin.

—Nous ne nous arrêterons pas de sitôt, avait dit le mendiant.

(1) Commencé dans le numéro du 27 juin 1903.

XIII

Lorsque, suivant le cours de l'Indre, on a traversé le village de Saché, la route serpente entre la rivière à droite et les bois à gauche. Ces bois descendant des hauteurs de la Chevière, s'arrêtent brusquement à la chaussée, taillée en contre bas et forment ainsi une muraille qui la borde, la surplombe, se penche un peu sur elle.

Dans cette muraille se creusent des excavations, des grottes.

Quelques-unes s'ouvrent béantes sur la route, d'autres sont fermées par de légères portes et servent de remises aux vigneron des alentours qui enferment là les outils qui leur servent chaque jour.

Le châtelain de la Chevière en a arrangé une en cave. C'est une châteuse pense, car ses invités s'y arrêtent souvent, pendant les chaudes journées d'été, lorsque la pêche, la chasse ou les promenades se prolongent un peu.

Enfin, la dernière de ces grottes, plus grande que ses sœurs, plus spacieuse, plus confortable pour ainsi dire, est le rendez-vous de tous les chemineaux de la région.

Tous connaissent ce qu'ils appellent le *château aux corneilles* et peu de nuits s'écoulent sans que ce château de féerie n'abrite une ou plusieurs familles de vagabonds.

Par une claire matinée de printemps, la roulotte de Lambin suivait cette jolie route qui va de Montbazou à Artannes.

Partis le matin au petit jour, ils devaient s'arrêter au château aux corneilles, y passer la fin de la journée et la nuit.

La matinée était splendide, le brouillard de l'Indre ne s'était pas évaporé encore, flottait léger sur toute la vallée, estompait chaque coin, arrondissait tous les angles, se déchirait parfois légèrement pour découvrir une longue échappée ensoleillée.

Des fils de vierge s'étendaient sur les buissons, couraient, s'accrochaient de branche en branche, barraient la route d'une barrière délicate et fragile que l'âne rompt au passage.

La rivière coulait lentement avec son murmure joyeux, semblait, entre ses rives d'un vert frais, une coulée d'argent qu'un souffle ferait frissonner.

Suivant son habitude, Lambin marchait à côté de la voiture, sifflait un air de valse entendu dans une fête foraine.

Il était heureux, bien tranquille maintenant, plus d'une année s'était écoulée depuis la nuit maudite, et il n'y aurait plus songé sans doute, si la garde de son trésor, toujours caché dans la voiture et toujours intact, ne lui avait donné bien des inquiétudes.

Soupçonneux et défiant, depuis qu'il était riche, il n'avait plus dormi que d'un œil.

Cette richesse ne lui avait jamais donné une joie, une jouissance, mais il ne l'en aimait pas moins, son trésor, pour la possession duquel il avait commis un crime et il aurait donné tout son sang pour le défendre.

Berlingot, resté chétif et malingre, avait un petit air souffreteux.

Il suivait la rivière, regardait surpris les dards et les chevesnes qui sautaient dans l'eau, semblaient jouer, courir les uns après les autres, apparaissaient un instant à la surface, retombaient avec un léger clapotis, faisaient gicler d'innombrables gouttelettes, brillantes comme des perles.

Un désir fou lui vint de pêcher ces poissons argentés, agiles, heureux.

Il se disait : Si j'avais une ligne, j'en prendrais sûrement, et quelle bonne friture ce soir !

Il réfléchissait au moyen d'en fabriquer une, marchait pensif, son désir aiguë par les sauts plus nombreux des poissons qui semblaient le narguer, quand il aperçut, cachée à peine par les nénuphars, une barque amarrée là.

Il s'approcha :

— Il doit y avoir là-dedans ce qu'il me faut, pensa-t-il.

Il regardait le bateau léger que chaque remous secouait, berçait :

Il se pencha.

Sur la coque, un nom était inscrit, il l'épela :

— Pom-pon-net-te. Pomponnette !

Ce nom gracieux, gentil, surgissant là devant lui au moment où il allait pénétrer dans la barque, l'arrêta un instant, mais la tentation était trop forte.

Il tira l'anneau, visita le bateau, trouva facilement ce qu'il désirait et triomphant courut derrière la roulotte.

Quelques minutes après, la voiture s'arrêtait devant le château aux corneilles ouvert à tous venants.

Une énorme roche, sur laquelle poussaient emmêlées broussailles et fougères, en surplombait l'entrée, s'avancait comme une marquise.

Berlingot fit le tour de son nouveau domaine.

Il se composait d'une seule pièce, vaste et claire, et d'une excavation plus petite semblait former un cabinet noir.

L'enfant s'approcha.

De ce réduit sombre deux pieds sortaient.

Il s'étonna d'abord, mais il n'était pas peureux et appela :

— Holà ! Qui dort là ?

Un grognement se fit entendre, les pieds se replièrent, une tête ridée et embroussaillée apparut.

— Tiens, s'exclama Berlingot, c'est le père Dureau.

— C'est toi, Berlingot.

Le père Dureau était un vieux chemineau bien connu dans la Touraine qu'il parcourait depuis bientôt quarante ans.

— Vous êtes donc bien fatigué, père Dureau, demanda Berlingot, pour dormir maintenant.

— J'attendais l'heure du dîner, répondit philosophiquement le vieux.

Il s'était levé, avait aidé Lambin à déteiler son âne.

Cette besogne faite, tous deux s'étendirent au soleil, pendant que Berlingot qui avait trouvé quelques vers essayait ses talents de pêcheur à la ligne.

Vers cinq heures, ils étaient encore l'un et l'autre à la même place, quand ils entendirent un bruit de voix qui s'approchait :

Lambin tendit le cou.

— Qui vient par ici ? ...

Ils regardèrent et reconnurent quelques-uns de ces nomades qu'ils appelaient des Bohémiens.

Deux hommes de vingt-cinq à trente ans, une femme qui portait sur son dos un bébé de quelques mois, et derrière ce groupe, tenu en laisse par un des hommes, un ours qui suivait, gravement.

Ces trois personnages avaient le teint cuivré, des yeux noirs pleins d'éclairs, les cheveux crépus et emmêlés. Ils ne furent pas étonnés de rencontrer quelqu'un au château aux corneilles. L'un d'eux demanda à Lambin la permission d'attacher son ours auprès de la roulotte et tout de suite la connaissance fut faite.

Berlingot fut attiré par le bruit des voix qui arrivait. Il rapportait du reste une friture passable, des chevesnes mordorées, des perches argentées, un brocheton au corps effilé.

On lui fit fête.

Lui ne quittait pas l'ours des yeux, il s'était assis à l'écart, contemplait ses moindres mouvements.

Les Bohémiens avaient heureusement un peu de graisse et bientôt on entendit le crépitement de la friture.

— C'est une fête, disait le vieux Dureau, un régal sur lequel je ne comptais pas.

Le repas, en effet, se corsait de quelques tourterelles prises au piège par un des nomades. Il ne manquait que la boisson, quelqu'un en fit la réflexion.

— Eh bien ! dit le vieux, si vous voulez m'aider, moi qui n'ai rien apporté, je fournirai du vin et du bon, je vous en répons...

Il expliqua :

— Le matin, en arrivant ici, j'ai vu le domestique de la Chevière entrer dans une grotte là-bas, il apportait des bouteilles pleines, il ne faut pas être malin pour se les approprier.

— Où cela ? j'irai, répondit l'un des Bohémiens.

Le père Dureau le conduisit près de la grotte. La porte était fermée par une serrure grossière que le moindre choc faisait trembler. Le jeune homme était musclé et fort. Il appuya son épaule, la porte céda.

La provision renouvelée chaque jour était maigre. Pour eux, toutefois, c'était une heureuse aubaine.

Ils rapportèrent quelques bouteilles de cidre doré et pétillant et de vin capiteux et mousseux.

Ils avaient tout pris.

— Puisque nous y sommes, ce n'est pas la peine d'en laisser, avaient-ils remarqué.

Et à la seule clarté de la lune, le festin commença.

Tout le monde riait, tout le monde était gai, le vin achevait de délier les langues.

Le vieux voulait chanter, Lambin plaisantait bruyamment, les deux Bohémiens seuls restaient calmes.

— C'est une riche trouvaille, père Dureau, affirmait Lambin, en vidant son verre, du nanan.

— Il n'est pas baptisé, celui-là, sûr. C'est du velours.

Et les bouteilles se suivaient et le mendiant en buvait la plus large part.

Le vieux ne répondait plus, il dormait à moitié, congestionné, riait bêtement.

Lambin buvait toujours, parlait de plus en plus.

Puis ses sourcils se froncèrent. Il avait jeté les bouteilles vides, il ne restait plus que la moitié d'un verre dans le fond de l'une d'elles.

— Tonnerre, j'ai soif, gronda-t-il.

— Fini, répondit un Bohémien, il n'y a plus rien.

— Il en faut encore, toujours, j'ai soif.

— La cave est vide, nous avons tout rapporté.

— Cela m'est égal, il me faut du vin, de l'eau-de-vie, n'importe quoi.

— Il y a de l'eau.

— De l'eau, hurla Lambin, de l'eau, tu oses m'offrir de l'eau, c'est du vin, tu entends, il faut en trouver.

— Où ça ?

—Où tu voudras, moricaul, chez le premier marchand venu.
 —Tu crois qu'on m'en donnera sur ma mine.
 —Tu paieras.
 —Il faut de l'argent.
 —De l'argent, ricana Lambin, de l'argent, j'en ai.
 L'autre se mit à rire:
 —Tu es fou.
 —Fou, ah! tu crois, eh bien! j'en ai plus que vous tous et toute votre bande réunie, je suis riche. Ah! tu crois que je suis fou. S'il me plaisait, je vivrais de mes rentes, moi Lambin; non, je ne suis pas fou, j'ai de l'or, une fortune.
 —Ne fais pas le malin, avec toute ta fortune, bois de l'eau si tu as soif.
 Lambin blêmi:
 —Ah! sale étranger, tu me nargues, tu crois que je fais le malin, tu vas voir.
 Il s'était levé en titubant. Lambine voulut l'arrêter, il la bouscula, ia culbuta.
 —Laisse-moi, toi, je vais lui prouver que je ne suis pas fou.
 Il se dirigea vers la roulotte, monta difficilement, déplaça le sac qui était toujours là, écarta les planches et pour la première fois, depuis qu'il possédait son trésor, développa un rouleau d'or.
 Il prit un louis; tant bien que mal, reboucha le trou et descendit gouailleux.
 —Ah! je fais le malin, ah! je suis fou, tiens, regarde, est-ce du toc celui-là? Peux-tu en faire voir un semblable, toi? le montreur d'ours, et j'en ai d'autres. Ah! Ah! Cela te la coupe, hein.
 Il jeta la pièce.
 —Tiens, va chercher du vin, quand j'en désire, j'peux m'en payer, j'suis pas forcé de boire de l'eau.
 Les deux Bohémiens regardèrent Lambin avec surprise.
 Celui-ci reprit:
 —Obéis, c'est moi qui commande ici, puisque c'est moi qui paie.
 —Soit, dit l'un après avoir échangé avec son compatriote un regard d'intelligence, soit, et on va rigoler.
 —Oui, balbutia Lambin, rigoler, chanter, danser, s'amuser toute la nuit, s'amuser, oui toujours, moi j'connais qu'ça, la rigolade.
 —Hé vieux!
 Il frappa le père Dureau d'un formidable coup de poing qui réveilla le dormeur.
 Il répondit par un couplet, et Lambin l'accompagna en sourdine.
 Le Bohémien était parti du côté de Saché, mais il n'était pas allé loin.
 Il avait à peine fait cent pas, puis il s'était couché et en rampant revenait vers la roulotte.
 Il glissait dans le fossé comme une couleuvre, sans bruit, presque sans froissement; il s'approcha de la voiture, rampant toujours, choisissant les endroits couverts d'ombre.
 Il touchait les planches, allait se relever.
 L'ours poussa un grognement, l'homme s'aplatit.
 Lambin s'arrêta de chanter, se mit à rire:
 —Tiens, voilà l'autre qui rêve.
 —Il demande du vin, répondit vivement le second Bohémien.
 —Tiens, pas bête pour un ours, eh bien! on lui en donnera tout à l'heure, quand ton frère sera rentré. N'est-ce pas qu'on lui en donnera?
 —Si tu veux.
 Le mendiant rit bruyamment à cette pensée.
 —Du vin à l'ours, hé! vieux, du vin à l'ours, qu'en dis-tu?
 Le père Dureau rit aussi de cette bonne idée.
 —Ah! c'est que Lambin n'est pas avare, dis, vieux, Lambin, il aime partager, il veut boire avec l'ours, c'est une bonne bête, on trinquera à sa santé. À la santé de l'ours, ah! ah! à la santé... à la santé de l'ours.
 Rassuré, le voleur s'était relevé.
 Il mit un pied sur une marche branlante, le bois craqua, mais léger comme un chat, il fit un bond entra dans la voiture.
 Cependant, le grognement de l'ours avait attiré Berlingot qui, lui aussi, s'amusait énormément.
 Il jeta un morceau de pain à la bête.
 —On t'oublie, toi, hein! Attends, je vais t'en chercher d'autre.
 Et il monta dans la roulotte.
 Il poussa un cri, voulut barrer le passage à l'ombre qui cherchait à se sauver.
 Un coup de poing le renversa, quelques pièces d'or s'éparpillèrent avec un joli son métallique.
 L'enfant comprit, il cria:
 —Hé! le père, on te vole, on te vole!
 Ce mot dégrisa Lambin.
 D'un bond il fut debout, courut à sa cachette, mais le voleur était descendu de sa voiture en poussant un petit sifflement et il grimpa parmi les broussailles au-dessus du château aux corneilles.
 Le mendiant l'avait reconnu, il s'était emparé d'un couteau.
 —Ah! c'est toi, brigand, j'avais te saigner.
 Il s'élança à la poursuite du Bohémien.

Moins leste, moins jeune, moins agile, il perdait du terrain, mais il continuait sa poursuite avec rage.
 Un moment la silhouette du voleur se détacha sur la roche qui surplombait la route.
 Lambin l'aperçut, crut qu'il se cachait là, s'élança, ricana:
 —Ah! je te tiens, va, canaille.
 Il arriva à la corniche, mais ses yeux, cependant habitués à l'obscurité, ne distinguèrent rien.
 Il chercha en tâtonnant, jurant, sacrant, geignant. Il allait, revenait sur ses pas, les dents serrées, les yeux injectés, la main crispée sur le manche de son couteau, fou de colère et de haine.
 Tout à coup, au bord de la roche, à cinquante mètres au-dessus du sol, il lui sembla voir remuer quelque chose.
 Il s'avança vivement et il jeta un juron terrible.
 Son corps se renversa en arrière, frappa contre les parois du château aux corneilles, rebondit, dégringola, s'écrasa sur les pierres de la chaussée.
 Berlingot, qui s'était lancé pour défendre son père, redescendit aux appels de Lambine.
 Il regarda autour de lui.
 Le second Bohémien, la femme, l'enfant et l'ours étaient disparus. Seul le père Dureau était là, près du cadavre de Lambin.
 Il n'avait rien vu de ce qui s'était passé et dormait toujours, abruti, sans même entendre les plaintes de Lambine.
 Deux jours après, on enterrait le mendiant dans le cimetière de Saché.
 Lambine et Berlingot ne surent si jamais si son pied avait glissé ou si on l'avait poussé; ils ne curent jamais non plus son secret, le nom de Verguais qu'il emportait avec lui dans la tombe.
 Le lendemain de l'enterrement, l'infirme et son fils, seuls maintenant et plus pauvres que jamais, reprenaient leurs courses vagabondes à travers le monde.

XIV

La banque Verguais occupait tout le rez-de-chaussée d'une importante maison de la rue du Mesnil.
 Les appartements se trouvaient à l'étage supérieur. C'est là que vint habiter Louise Barane le soir de son mariage.
 Très gentiment, avec un goût exquis, elle sut rendre tout, autour d'elle, joli et coquet. Et l'hiver qui suivit son mariage fut une suite non interrompue de fêtes, de diners et de soirées.
 Louise Barane était heureuse. Pendant tout cet hiver brillant, elle fut la reine de toutes ces fêtes.
 Verguais voulait que sa femme soit la plus admirée et elle y arrivait sans peine.
 Très aimable, très gracieuse, elle faisait la conquête de tous ceux qui l'approchaient et, par cette admiration continue qui enveloppait sa femme, le banquier se sentait réhabilité.
 Si parfois le souvenir de son crime hantait ses nuits, personne n'aurait pu le supposer.
 Toujours gai, on ne pouvait que dire, en parlant de lui: Voilà un homme heureux.
 Et ce bonheur immérité dura. Il ne devait point avoir de fin, semblait-il.
 Mme Verguais aimait son mari qui certes le lui rendait. C'était à tous les points de vue un ménage modèle.
 Et un jour, de cette union heureuse, un enfant naquit.
 Cette naissance attendue comme celle de l'héritier d'une royale couronne fut une joie nouvelle pour Verguais.
 Il se disait que cet enfant ne connaîtrait jamais la misère par ou son père avait passé, les luttes qu'il avait soutenues; peut-être, ajoutait-il tout bas: les remords qu'il avait assaillis.
 Comme il fut choyé cet enfant, comme il fut caressé, comme il fut admiré, comme il en était fier, son père, comme elle l'adorait, sa mère.
 Parfois, orgueilleuse comme toutes les mères, elle s'écriait:
 —Regarde comme il est beau notre Jean, comme il est fort. Il sera heureux, lui, n'est-ce pas, heureux comme nous.
 Et son mari répondait:
 —Oui, il sera heureux.
 Mais il disait ces paroles d'une voix sourde, mal assurée. C'est qu'alors il songeait:
 —Est-ce qu'il ne paiera pas pour moi?
 Et cette idée le poursuivait maintenant sans relâche, elle s'imposait à lui malgré tout, malgré sa volonté et ses efforts pour la chasser. Et souvent, en regardant son fils, il restait pensif.
 Un jour, dans un dîner, quelqu'un ayant dit que toujours, somme l'heure de payer, qu'une faute quelle qu'elle soit devait se racheter et que, souvent les enfants étaient responsables de la dette de leurs parents, il s'emporta, soutint que c'était là une loi ridicule et injuste,

que toutes les fautes étaient personnelles et que le petit être innocent qui venait de naître ne pouvait en aucune façon être l'héritier des crimes commis par les siens.

Et il chercha des arguments pour étayer cette thèse, discuta, se fâcha.

On le regardait étomé.

Il s'arrêta en balbutiant, s'excusa de s'être ainsi laissé emporter.

Persone ne comprit qu'il venait de plaider sa cause, défendre son fils, mais lui conserva de cette soirée un triste souvenir et il frissonna souvent en se rappelant les paroles prononcées ce soir-là :

"L'heure de payer sonne tôt ou tard, mais arrive toujours."

Il se demandait si c'était vrai, si un jour il lui faudrait rendre compte, si ce n'était là que de vains préjugés, ou si, réellement, il était une justice immanente avec qui, un jour ou l'autre, il faudrait compter.

Et ce doute horrible le torturait, ne lui laissait plus de trêve, s'emparait de lui dans les moments les plus gais.

Quand tout le monde s'amusait autour de lui, quand lui-même semblait le plus heureux, il s'arrêtait tout à coup de rire ou de plaisanter, il n'entendait plus ce qui se disait près de lui, un pli profond barrait son front et sa pensée s'envolait loin, allait du berceau où reposait son fils à une île lointaine où gémissait un forçat.

Il n'avait pas connu toutes ces craintes avant d'être père, mais maintenant il tremblait pour deux.

Sa vie devint intolérable, il n'osait plus demeurer chez lui, il allait en de longues promenades où il essayait de briser le corps et de tuer la pensée.

Il n'y arriva pas et chercha d'autres distractions qu'il aurait désiré violentes et continuelles et, naturellement, il retourna aux tripots qu'il fréquentait jadis.

Il y passa ses journées, la plupart de ses nuits, il joua des parties folles qu'il gagna ou perdit, il ne quitta plus les tables de jeu.

Ce fut bientôt chez lui plus qu'une distraction, tous ses instincts de jeu s'étaient réveillés tumultueux et impérieux.

Il ne faisait rien du reste pour les vaincre : il se laissait aller, découragé, sachant qu'il lui serait inutile de lutter.

Il se sentait pris par un engrenage sur lequel il avait posé le doigt et qui, maintenant, l'entraînait tout entier, irrésistiblement. Lui, si fort, à la volonté de fer, se sentait maintenant faible et impuissant, sans plus d'énergie qu'un enfant.

Et alors pour Louise Barrière, les journées de tristesse arrivèrent, elle connut les longues soirées d'attente vaine, les nuits désolées, où elle cherchait inutilement le sommeil.

Elle connut les cauchemars qui lui broyaient les tempes.

Elle voyait son mari assis, fiévreux, à une table, les doigts tremblants, remuant les cartes, les yeux brillants, la figure blême et il lui semblait que la vie de son fils se jouait là.

Elle connut les angoisses folles qui tiraillaient son cœur et elle fit tout ce qui dépendait d'elle pour retenir son mari, l'arracher à cette passion, l'arrêter sur cette pente fatale, le sauver, sauver son Jean.

Elle se fit tendre et empressée, trouva mille raisons pour le garder près d'elle; elle se réjouissait parfois, avait de fugitives lueurs d'espoir lorsqu'elle avait pu réussir à le conserver un soir.

Mais ces soirées étaient bien rares et elle comprit vite qu'elle était vaincue dans cette lutte, que la passion du joueur était plus forte que l'amour du mari.

Alors elle mit à l'épreuve la tendresse du père, elle lui montra son fils, lui fit entrevoir l'avenir qui l'effrayait, elle lui demanda pitié, sinon pour elle, du moins pour son enfant.

C'était trop tard déjà.

Il promit tout ce qu'on lui demanda, il ne tint aucune de ses promesses.

Et lorsque, le matin, il apercevait sa femme un instant, voyait ses yeux rougis par la veillée prolongée et les larmes qu'elle avait dû verser, il n'essayait même plus de s'excuser, haussait les épaules d'un mouvement impatient qui voulait dire :

—A quoi bon pleurer, à quoi bon insister, à quoi bon lutter. Je sais que j'ai tort, que je suis coupable, je me le suis dit comme toi et je me le suis répété, je me suis accusé, je me suis condamné et je n'y peux rien. La barque lutte-t-elle contre la vague qui l'emporte, la feuille lutte-t-elle contre le vent d'automne qui l'arrache, l'homme peut-il lutter contre la passion ou la fatalité?

Pourquoi pleurer, je n'y peux rien.

Et il baissait la tête devant le regard navré de sa femme.

Il comprenait qu'elle lui répondait :

—Il n'y a que le lâche qui ne lutte pas. La vie entière est une lutte continue, il faut se battre toujours et chaque jour, se battre et se débattre pour soi, pour les siens et pour la société. Et toi qui oublies tes devoirs, tu es un mauvais époux, tu es un mauvais père.

Il s'enfuyait, se prenait la tête dans les mains, réfléchissait, frissonnait devant l'abîme que lui aussi entrevoyait et vers lequel il courait.

Et il accusait le monde entier de sa lâcheté.

Est-ce que c'était sa faute s'il était retourné à ces cartes maudites ?

Était-ce sa faute, si son crime le hantait sans cesse, ne lui laissant aucun repos ?

Il songeait :

—Je me croyais fort, invincible et me voilà la proie des peurs ridicules que font naître les fantômes et les revenants.

Puis après un instant :

—Et pourtant personne ne sait mieux que moi que ceux qui sont morts ne reviennent pas. Seraient-ce donc ceux qui sont au bain que je craindrais ?

Cela finissait invariablement par cette phrase :

—Allons, me voici encore dans le noir. Il faut bien que malgré moi je joue, puisqu'il n'y a qu'en ce moment que j'oublie.

Et il jouait, il jouait.

Oubliait-il ?

Sa femme, trop sûre de l'inutilité de ses efforts, ne cherchait plus à le reprendre, à le reconquérir.

Elle partagea sa vie entre son fils et les bonnes œuvres qu'elle prodiguait autour d'elle.

Elle partait chaque matin, faisait de longues stations dans les logements des plus miséreux, essayait d'adoucir chaque souffrance, y arrivait souvent par des paroles douces et consolantes.

Les enfants malheureux surtout l'intéressaient.

Elle frissonnait lorsqu'elle rencontrait de pauvres innocents abandonnés; il lui semblait qu'en les aimant, les protégeant, elle détournait l'orage suspendu sur la tête de son fils.

Tous les petits mendiants, tous les petits vagabonds connurent bientôt la bonne dame qui avait pour eux des mots tendres, des mots de pitié comme ils n'en avaient jamais entendus.

Elle eut ses habitués, ses fidèles, ses dévoués et, parmi eux, un grand garçon mince, de quinze à seize ans, aux traits fins, sous des cheveux bouclés toujours emmêlés, aux grands yeux bleus rêveurs qui se fixaient parfois sur Louise avec une reconnaissance profonde, se faisaient tendres et câlins en regardant le petit Jean.

Elle avait deviné cet enfant un cœur excellent, elle avait compris qu'il était honnête, qu'il n'oublierait jamais les bienfaits qu'il avait reçus d'elle et qu'il était tout prêt à se faire couper en morceaux pour la défendre, elle ou son fils, s'ils en avaient eu besoin.

Elle l'avait questionné, avait essayé de savoir d'où il venait.

Il avait tendu le bras en souriant :

—De là-bas.

—Où vas-tu ?

Il s'était retourné :

—Là-bas.

—Comment t'appelles-tu ?

—Je ne sais si j'ai jamais eu d'autre nom que celui qu'on m'a donné : La Route.

Amusée, elle avait demandé :

—Et pourquoi La Route ?

Alors il était devenu grave :

—Pourquoi, parce que moi, je n'ai qu'elle au monde, la route, parce que je n'aime qu'elle. Je ne pourrais pas m'en passer, il faut que je la suive toujours, je ne suis heureux que là.

Quelquefois, elle est méchante, se pave de cailloux qui me déchirent les pieds ou se couvre de boue qui m'empêche de me coucher; mais, malgré cela, je l'aime tout de même.

C'est si beau, madame, si beau une jolie route. Elle s'en va toute blanche devant vous, elle s'étend là au soleil comme une paresseuse, elle côtoie les prés verts où il fait si bon dormir, parfois elle suit une rivière qui chante doucement pendant que vous marchez.

Une route va partout, traverse tout, ville ou village, rien ne l'arrête; mais où elle est surtout jolie, c'est lorsqu'elle s'enfonce dans un bois.

Là, les arbres vous abritent contre le soleil où la pluie, les oiseaux s'amusent autour de vous, vous entendez mille cris, mille appels, mille voix; une fraîcheur délicieuse vous repose, une odeur exquise vous grise.

Vous ne trouvez pas ça joli, vous, madame; moi, j'y passerais ma vie.

Il me semble que le paradis doit ressembler à cela; rien au monde n'est plus beau, rien n'est plus tendant.

Ah! lorsque je suis là, je ne voudrais pas changer ma place contre celle d'un prince, aucun palais ne vaut celui-ci où on n'a pour voûte que le ciel, pour tentures que les feuilles des arbres, pour lit que la mousse si douce et si parfumée, pour nourriture que les mûres et les noisettes, et, pour orchestre, pendant votre repas, que le babil des petits oiseaux.

—Alors, tu n'envies personne ?

—Moi, personne. Lorsque j'ai faim, je vais frapper aux portes. Peu s'ouvrent aussi largement que la vôtre, mais je trouve toujours un morceau de pain, plus ou moins dur; et les fontaines ne manquent pas souvent d'eau.

—Mais l'hiver ?

—Ah! l'hiver, c'est une mauvaise saison, mais cela ne fait rien, je suis heureux quand même. La route devient toute blanche et se confond avec les champs qu'elle traverse, alors je m'amuse à la devi-

ner dans la neige; je la connais bien, allez, et je la retrouve toujours. Le soir, un coin d'écurie m'abrite pour une nuit.

Elle lui demanda :

—Veux-tu rester ici?

Il ouvrit les yeux :

—Ici, toujours?

—Oui, toujours.

—Comment?

—Mon mari occupe pour ses affaires un certain nombre d'employés: tu resteras parmi eux, tu feras les courses en attendant mieux.

Ses yeux s'emplirent de larmes :

—C'est la première fois qu'on m'offre pareille aubaine, qu'on me propose de m'occuper, moi. La Route, le chemineau, le vagabond. Je ne l'oublierai pas, madame, et je vous en remercie, oh! oui, je vous en remercie. Je ne peux pas dire ce que cela me fait de vous entendre parler ainsi, je ne peux pas dire pourquoi je pleure; vous êtes si bonne, madame, et j'ai si peu l'habitude d'être traité ainsi. Dans les fermes, on m'ouvre toujours, mais on me rudoie souvent, on me bouscule, on m'enferme avec mépris parce que je suis grand et que je suis paresseux, dit-on. C'est vrai cela, mais vous, vous ne m'avez rien dit de semblable, et c'est cela sans doute qui me fait pleurer.

—Alors, tu acceptes?

Il secoua la tête :

—Allons, je vais peut-être vous fâcher pour vous remercier, vous allez peut-être dire comme les autres, comme tout le monde que je suis un propre à rien.

Je ne voudrais pas que vous pensiez cela, madame, mais je ne pourrais pas être enfermé; je ne pourrais pas rester longtemps; il viendrait un jour où je me sauverais parce que j'aurais besoin de ma route.

On m'a dit un jour que je l'avais dans le sang. C'est peut-être vrai, car si elle me manquait, je mourrais d'ennui et de regret.

—Tu serais plus heureux ici cependant, tu ne mendierais plus et à ton âge, c'est bien vilain.

Chacun doit gagner sa vie et cette loi est faite pour toi comme pour les autres.

Qu'espères-tu de cette vie misérable que tu mènes; il faudra bien un jour choisir, ou devenir un honnête homme ou rester vagabond et qui sait devenir pis peut-être. Voyons, réfléchis.

—Ce que vous me dites, madame, je me le suis dit plus d'une fois, car on songe en marchant. On voit beaucoup; on rêve davantage encore. J'ai mon idée, j'ai mes projets.

Je ne serai pas toujours un vagabond, je vous le promets, mais, pourtant, je ne quitterai pas la route.

—Et que feras-tu?

—Vous verrez, madame, vous verrez. Ce jour-là je viendrai vous dire: Vous voyez que je tiens ma parole et je suis sûr que vous m'approuverez.

Elle sourit :

—Je crains bien que ce jour n'arrive jamais.

Mais il était sérieux en répondant :

—Je ne cause pas souvent, parce que je suis souvent seul, mais je n'ai jamais menti et je vous jure que ma vie est toute tracée, droite comme une belle route.

—Je le souhaite; en tous cas, souviens-toi de ce que je viens de te proposer, et si tu changes d'avis, viens me trouver.

—Merci, madame, je ne changerai pas sans doute, mais je me souviendrai toujours de vous, de vos paroles, de votre bon accueil. Quoi qu'il arrive, madame, La Route n'oubliera pas et La Route vous appartiendra comme un chien dévoué auquel il suffit de faire un signe pour être obéi.

Mme Verguais souriait :

Le plus grand plaisir que tu pourrais me faire serait de changer de vie, lorsque tu le voudras, je t'y aiderai.

La Route s'était agenouillée.

Il avait pris le bas de la robe de Louise, l'avait porté à ses lèvres :

—Vous êtes charitable comme la Vierge, La Route conservera votre souvenir comme celui d'une bonne fée, rencontrée un joli matin ensoleillé, le plus beau matin de son existence.

De la main, elle effleura son front d'une caresse :

—Allons, relève-toi.

L'enfant devint tout pâle. Cette caresse, la seule qu'il ait jamais reçue sans doute, lui semblait quelque chose de divin qui pénétrait en lui, faisait fondre son cœur en un bonheur immense.

Il se releva, en effet, mais honteux de se sentir si ému et tout faible, il s'enfuit sans se retourner, heureux comme jamais il ne l'avait été.

Il fut quelque temps sans revenir, puis un jour, il frappa à la porte de la maison hospitalière.

Louise le reconnut, lui sourit, lui fit donner des friandises, ne l'interrogea plus et ne fut pas surprise de ne pas le trouver le lendemain.

On était quelquefois deux, trois mois sans le revoir et tout à coup,

il arrivait lorsqu'on ne songeait plus à lui et disparaissait sans jamais dire où il allait, sans peut-être le savoir lui-même.

A quelques-unes de ces apparitions, Louise lui demanda en riant :

—Eh bien, toujours vagabond, toujours paresseux?...

Et il répondait, riant de même :

—Toujours oui, le temps n'est pas venu encore.

Elle n'insistait pas, n'ayant guère confiance à ce projet dont il lui avait parlé un jour, mais certaine cependant qu'avec ses défauts, l'enfant avait de grandes qualités et qu'il ne lui avait pas menti, lorsqu'il lui avait dit qu'il lui resterait dévoué comme un chien.

En effet, dans ces courses folles et vagabondes, sans but et sans espoir, La Route conservait toujours au fond de son cœur, religieusement, comme une relique qui devait lui porter bonheur, la caresse qu'il avait reçue de Louise, la seule caresse dont il se souvenait.

XV

Après la mort de Lambin, Berlingot était parti avec sa mère à travers la France.

Si cela avait été possible, ils auraient été encore plus malheureux.

Tant que le père était là, la vie pour eux était moins triste, et puis Berlingot avait un prétexte pour mendier.

Il courait de porte en porte offrir les corbeilles que tressait Lambin et rapportait toujours, s'il ne vendait rien, le pain quotidien.

Maintenant, il aurait fort risqué d'être arrêté et enfermé comme vagabond si Lambin n'avait prévu le cas.

Le soir de la mort de son mari, elle avait ramassé dans la roulotte les quelques pièces d'or qui étaient tombées dans la fuite du bohémien.

Elle les avait roulées dans le papier qui les enveloppait et les avait remises dans la cachette.

Toutes, sauf une.

Avec celle-là, elle avait, à Tours, acheté une boîte pleine de papier à lettre et d'enveloppes.

De ce jour, Berlingot avait changé de métier, il était devenu papetier ambulancier.

La vente n'était pas forte, quelquefois dans une maison ou une ferme éloignée d'un pauvre hameau, il arrivait à placer pour quelques sous de sa marchandise, mais le plus souvent, il devait se contenter de morceaux de pain donnés charitablement à droite et à gauche et qui devenaient plus rares au fur et à mesure qu'il grandissait.

Les enfants inspirent davantage la pitié, et Berlingot s'en rendait compte.

Son caractère s'était aigri, les leçons de son père avaient germé et, aujourd'hui, il n'était pas loin de partager toutes les idées de Lambin sur la propriété et la richesse des autres.

Il avait parcouru la France, lui, maintenant, guidant l'âne dans toutes les directions.

Au midi comme au nord, on avait entendu le grincement de plus en plus accentué de la pauvre roulotte.

Ils avaient parcouru l'ouest, avaient suivi les bords de la mer qui aboyait contre l'équipage misérable, puis ils étaient revenus vers l'est, avaient revu les Ardennes avec plaisir.

Cela lui rappelait ce qui, pour lui, était le bon temps; et bien accueilli, il avait séjourné là plus que partout ailleurs.

Il retrouvait des coins entrevus déjà.

Il se souvenait en traversant tel village, de l'écurie où il avait passé une bonne nuit, ayant abandonné pour quelques heures sa voiture délabrée.

Il se rappelait, que dans cette maison, on lui avait donné un jour une tartine, et là, un petit garçon de son âge lui avait offert des friandises qu'il avait savourées avec délices.

Et il songea à La Marfée, à l'hospitalité qu'il recevait toujours au château, à la bonne demoiselle qui le faisait chanter, au bel officier qui donnait du tabac à son père.

Il n'avait aucune raison, lui, pour ne pas y retourner, au contraire, tous ses souvenirs l'y rappelaient et, tout naturellement, l'âne fut dirigé vers Sedan.

Il était arrivé un soir à Bazeilles.

De là, il apercevait à quelques pas les arbres du parc.

Il aurait bien voulu s'avancer de ce côté tout de suite, passer la nuit dans la grange où plusieurs fois il avait si bien dormi. Mais l'âne était fatigué, n'en pouvait plus, n'avait pas voulu aller plus loin.

Et puis Lambin, ce jour-là, était plus souffrante.

On était alors à la fin d'août, la journée avait été orageuse et cependant, malgré le soleil qui chauffait dur, grillait les feuilles des arbres, desséchait toutes les plantes, mûrissait les dernières moissons, elle avait grelotté toute la journée, réclamait du feu.

La vieille figure décharnée tremblottait. Sous les sacs qui lui servaient de couverture, la fièvre secouait tout son corps.

Ils s'étaient donc arrêtés là, et après un repas plus que frugal, Berlingot à son tour s'était étendu pour dormir.

Il se disait que le lendemain de bonne heure, il partirait pour la Marfée.

Il espérait y recevoir meilleur accueil que la dernière fois où il y était venu.

Du reste, afin de s'en assurer, il irait seul voir ce qui se passait, il raconterait aux domestiques la mort de son père, il finirait bien par apercevoir quelqu'un de connaissance, et alors, sûr d'être bien reçu, il reviendrait chercher la roulotte.

Ses projets ainsi arrêtés il s'endormit, et, en rêve, il se réjouissait des quelques jours heureux qu'il allait passer là.

C'était une légère trêve dans ses courses aventureuses, une trêve pendant laquelle il ne serait pas obligé d'arracher le matin le pain qui leur serait nécessaire le soir.

Son rêve sans doute dura longtemps, car il se réveilla tard, et lorsqu'il ouvrit les yeux le soleil, déjà haut, avait bu les gouttelettes de rosée attachées à chaque fleur.

Lambine le regardait avec amour.

Cet enfant, c'est tout ce qui la rattachait à la vie et c'était sa vie même, puisque sans lui elle devrait sans doute mourir de faim, infirme comme elle l'était, incapable de quoi que ce soit pour trouver le pain qui lui était nécessaire.

Berlingot sauta à terre.

Sa toilette trop sommaire fut faite d'un coup de main passé dans ses cheveux emmêlés.

Il sortit.

Le village, éveillé depuis longtemps, tout rouge dans le soleil qui l'incendiait, tout neuf, rebâti entièrement sur les ruines de 70, était calme.

Les bêtes étaient aux champs depuis la pointe du jour; chacun était à son travail.

On apercevait dans les terres d'alentour de lourds chariots qui s'emplissaient de gerbes jaunes comme de l'or.

L'écho apportait affaibli, un chant lent et monotone, la récolte était bonne, les paysans étaient heureux.

Les désastres étaient oubliés, les terres saccagées, défoncées étaient redevenues fécondes par l'engrais humain qui avait été répandu sur elles à profusion.

Le sang jeune et vermeil avait donné une vigueur nouvelle à ce vieux sol nourricier.

Dans une rue large, claire, pleine de soleil, de jeunes enfants jouaient, ils jouaient aux soldats, l'un d'eux avait sur la tête un vieux képi de sous-officier d'infanterie et de marine. Celui qui le portait jadis était peut-être resté là, perdu en quelque coin.

Un jour, le soc de la charrue s'arrêterait à lui, découvrirait son squelette, éparpillerait ses ossements blanchis. Ou bien, il se trouvait avec tant d'autres, confondu parmi eux dans cet ossuaire où les corps des ennemis semblent encore à travers les grilles se jeter un suprême défi et près duquel aujourd'hui, haut perché, sur le mausolée des Bavaïois, un coq lançait à pleine gorge au soleil qui l'aveuglait son chant vainqueur.

Partout, côtoyant la mort, la joie et la gaieté, l'espoir et l'amour.

Berlingot, les mains dans ses poches, fredonnait, satisfait, heureux aussi de la bonne journée qui s'annonçait.

Un appel de sa mère le fit rentrer.

—J'ai froid, disait-elle, il me semble que j'ai de la glace dans le corps, que mes vieux membres se gèlent, s'ankylosent tout à fait.

Plus jamais il ne fera donc chaud, il n'y aura donc plus de soleil pour moi.

C'est bon cependant le soleil. Il me semblait qu'il parviendrait enfin à me réchauffer, à faire circuler ce sang appauvri, à détendre mes muscles contractés par la souffrance et la misère.

Je ne dois plus l'espérer, je ne dois plus rien espérer, plus rien; j'ai froid; je grelotte comme en plein hiver, veux-tu me faire un peu de feu?

J'essaierai de me trainer dehors, de m'étendre sur l'herbe, la flamme d'un côté, le soleil de l'autre me rendront peut-être un peu de vie.

—Oui, dit Berlingot, vous avez raison, il ne faut pas rester ainsi toujours sans mouvement, je vais allumer le feu, puis je ramasserai du bois mort que je mettrai près de vous; et ensuite j'irai au château de La Marfée.

Il est probable que nous y coucherons cette nuit, vous n'aurez pas froid, là.

—C'est cela, merci.

Berlingot eut vite trouvé dans une haie ce qu'il désirait.

Puis il ramassa quelques morceaux de bois qu'il mit à côté du foyer formé de deux pierres.

De cette façon, sa mère pourrait sans se déranger entretenir le feu pendant que lui, dans le bois à côté, ferait une ample provision pour la journée.

Sa mère installée, il partit.

Il alla sans songer; de temps en temps, en passant près d'un buisson, il se penchait connaisseur déjà, se disait :

—Il ferait bon mettre un collet ici.

Il passa quelque temps à guetter un écureuil qui s'amusait, jonglait sur un arbre au-dessus de lui.

Depuis longtemps, il en désirait un qui tournerait sans cesse dans son cylindre de treillage suspendu à la roulotte.

Il chercha par quel moyen il pourrait s'en procurer, mais il ne fallait pas songer à celui-ci qui, espiègle, semblait là-haut se moquer de lui.

Il poussa un soupir, se rappela pourquoi il était venu et se mit lentement—Berlingot ne se pressait jamais—à ramasser son bois mort.

Il jugea bientôt que sa provision était suffisante.

Il avait placé en tas ses morceaux et maintenant il cherchait parmi les noisetiers une branche flexible qui lui servirait de hart pour lier son fagot.

Il avait tiré son couteau, coupé la branche et il la tordait en chantant.

Il s'était baissé, avait passé la hart sous les branches et il tirait, serrait quand tout à coup, un pied se posa sur le bois qui craqua :

—Qui t'a permis de prendre mon bois?

Devant lui, un chemineau qui paraissait aussi misérable que lui, mais qui était plus grand et plus fort l'interpellait de cette façon un peu cavalière.

Ce chemineau, c'était La Route, furieux de voir couper une branche dans ce qu'il appelait son bois.

Un peu interloqué, Berlingot ne répondit pas, l'autre continuait :

—Qui t'a permis de venir ici, de couper du bois—il saisit la hart—car celui-là n'est pas du bois mort pour sûr?

Le mendiant s'était redressé et, goguenard, il répondit :

—Qu'éque ça peut te faire. De quoi qu'tu te mêles, c'est pas à toi ça, je suppose.

—Si, c'est à moi.

—Alors, t'es riche, fais-moi la charité.

—Je ne plaisante pas.

—Êt moi donc. Alors, t'es pas charitable. C'est vrai que tu devrais commencer par toi, de ton bois, ne fût-ce que pour te faire des sabots.

La Route regarda ses pieds nus; sous la raillerie de Berlingot, sa figure s'empourpra, il voulut protester :

—Des sabots, j'en aurais si ça me faisait plaisir et des souliers et des guêtres par dessus et puis cela ne te regarde pas, riche ou pauvre, je ne veux pas qu'on prenne ce bois-là.

—Avec ça que je vais me gêner.

—J'saurai bien t'en empêcher.

—Non, mais combien qu'tu es?

—Ne fais pas ton malin, tu sais, faut pas crâner ou je vais te sonner moi.

Berlingot réfléchit qu'il aurait le dessous sûrement, mais cependant, il ne voulait pas céder, il riposta :

—M'sonner, non, mais y manquerait plus que cela maintenant; alors quoi! tu veux donc tout boulotter?

—J'te dis de t'en aller.

—J'veux bien.

Il se pencha, voulut prendre son fagot, mais La Route le retenait.

—Laisse cela et file.

—Ah! non, alors, tu ne voudrais pas. J'veux pas travailler pour le roi de Prusse.

—C'est pas mon affaire, déguerpis.

—Des nêles!

—Prends garde!

—A quoi?

—Tu vas voir.

—J'ne flanche pas aux coups, moi.

—Je ne veux pas te battre, mais je ne veux pas que tu m'agaces, tu comprends, je suis ici chez moi. Cela m'appartient, c'est mon domaine et je défends mon bien.

—Mince! Tu es un prince.

—Non, mais...

—Alors, tu es le fils à Rothschild, il fallait donc le dire; ousqu'est ton larbin?

—Ne m'embête pas.

—Ne me rase pas.

—Alors, tu ne veux pas te sauver?

Berlingot s'assit tranquillement sur ses branches :

—Tiens, regarde comme je t'écoute.

—Bien, je préviendrai le propriétaire.

—Ah! là! là! Le proprio! je m'assois dessus, j'te dis.

—Tu es un voleur.

—Tu me l'as dit déjà, et c'est pas vrai. Je chipe, mais je ne vole pas.

—Mais tu as donc les moelles gelées pour avoir besoin de feu par ce temps-ci?

—Si j'avais eu froid aux yeux, je serais parti déjà.

—Alors, pourquoi ce bois?

(A suivre)